

Les chaussures bateau

Jacques Déguignet

Éditions ThoT
Nouvelles

Jacques Déguignet est né en 1945 à Mantes-la-Jolie, où il a grandi dans l'atmosphère affairée et chaleureuse de la pâtisserie de ses parents. Diplômé de l'École Supérieure de Commerce de Paris et titulaire d'une licence de droit, il a mené une carrière de cadre financier dans une grande entreprise. Finalement, il délaisse les chiffres pour les lettres, d'abord en écrivant des contes, puis des souvenirs et des nouvelles. Après avoir publié un premier roman, *Les Miettes de thon* aux éditions ThoT, il revient avec un recueil de nouvelles fantastiques, *Les chaussures bateau*.

L'univers est plus étrange qu'on ne l'imagine.

Albert Einstein

*Bien que beaucoup de choses soient trop étranges pour être
cruës, rien n'est trop étrange pour s'être produit.*

Thomas Hardy

— *Moi, j'ai dit bizarre, bizarre, comme c'est étrange !*

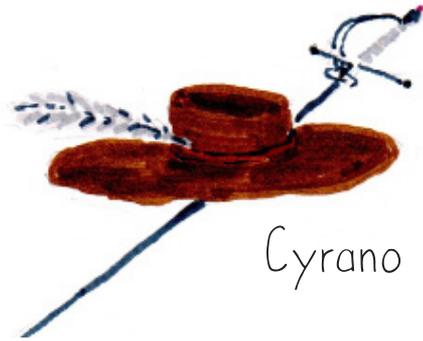
Pourquoi aurais-je dit bizarre, bizarre ?

— *Je vous assure mon cher cousin, que vous avez dit
bizarre, bizarre.*

— *Moi, j'ai dit bizarre, comme c'est bizarre !*

Extrait du film *Drôle de drame* de Marcel Carné

Cyrano	11
Photos fantômes	35
Plus ou moins	41
La sirène	59
Les chaussures bateau	73
Casse-tête japonais	81
Visages d'un autre âge	95
La boîte de mots	115



Acte I, scène 1

Après son marathon de travail quotidien, Christian se serait bien passé de cette réunion en fin d'après-midi. Comme il l'avait craint, elle avait commencé en retard et avait duré plus longtemps que prévu. « Avec Dominique, impossible de faire court, avec ses digressions sans grand intérêt et souvent hors cadre professionnel », pesta Christian en filant vers le métro. « Quel train pourrais-je attraper ? Sûrement pas un direct à cette heure tardive ! » Enfin parvenu à la gare, il grimpa quatre à quatre les escaliers et arriva essoufflé sur le quai. Il monta dans la dernière voiture, juste à temps, alors que le signal sonore retentissait et, qu'un instant plus tard, les portes se refermaient.

Peu de passagers : quelques jeunes, des employés, des ouvriers encore en tenue de travail, des femmes de ménage en boubou qui avaient terminé le nettoyage des bureaux. Nombre de ces voyageurs avaient déjà fermé les yeux au terme d'une longue journée. Au rythme du balancement de la voiture, les têtes dodelinaient. Certains dormaient la bouche ouverte, tandis que d'autres s'étaient écroulés sur l'épaule de leur voisin. Il entendait parfois une conversation téléphonique, sans la comprendre. C'était un homme qui parlait à son interlocuteur lointain dans une langue plutôt slave, ou une robuste doudou qui invectivait son correspondant en bantou ou en swahili. Christian essaya de lire. Mais lui aussi, très fatigué, avait du mal à rester éveillé et à se concentrer sur son livre.

À la première gare, la secousse de l'arrêt le réveilla. Quelques personnes descendirent et un homme monta dans le wagon. Il s'avança à grands pas dans l'allée. Accoutumé à la diversité de passagers cosmopolites, Christian fut cependant surpris par le personnage. Son allure, sa tenue étaient étranges, inhabituelles, en décalage avec ce qu'il côtoyait quotidiennement. De haute stature, il portait une veste de drap brun d'où s'échappaient des manches de dentelle. Un pantalon court sortait de bottes en cuir souple à revers. Un feutre à larges bords, orné d'une longue plume, masquait son visage. Plus étonnant

encore, une rapière pendait à son côté. En s'asseyant en face de Christian, il bouscula la femme noire qui dormait profondément. Elle émit un grognement avant de se rencogner sur son coin de banquette. Christian restait dubitatif devant cette irruption inattendue, d'un personnage bizarre. Certes, dans ces trains de banlieue, il avait croisé toutes sortes de gens, mais jamais quelqu'un qui semblait sorti d'un film de cape et d'épée.

L'homme releva la tête. Son visage était écrasé par un nez énorme, proéminent, que soulignait une moustache fournie, dont les pointes retombaient, comme écrasées par l'appendice qui les dominait. Se penchant vers Christian, il l'apostropha d'une voix forte :

— *Dites-moi pourquoi vous regardez mon nez.*

Qu'a-t-il d'étonnant ?

Est-il mol et ballant, Monsieur, comme une trompe ?

Ou crochu comme un bec de hibou ?

Y distingue-t-on une verrue au bout ?

Cependant que le discours se déroulait comme un fleuve impétueux, Christian retrouvait des tournures, des mots, des rimes qui lui avaient été familiers. Il fouillait dans ses souvenirs pour identifier de quoi il s'agissait. La lumière jaillit soudain dans son esprit et s'imposa comme une évidence : c'étaient des vers d'Edmond Rostand tirés de son *Cyrano de Bergerac*. Arrachés du fond de sa

mémoire, remontaient par bribes des vers de cette pièce qu'il avait récités bien des années en arrière :

Descriptif : « C'est un roc ! c'est un pic ! c'est un cap !
Que dis-je, c'est un cap ? ... C'est une péninsule ! »

Par moment, les mots se formaient sur ses lèvres, en même temps que l'homme, qu'il surnomma « Cyrano », les prononçait :

Dramatique : « C'est la Mer Rouge quand il saigne ! »
Admiratif : « Pour un parfumeur, quelle enseigne ! »

Christian, sidéré, se posait bien des questions.

Qui est cet homme qui déclame la tirade des nez ? Quelles sont ses motivations ? Quel est son but en se produisant ainsi devant moi ? Est-ce un comédien sans emploi qui cherche un engagement ? Pourquoi moi ?! Je ne suis impliqué ni professionnellement ni à titre bénévole dans le monde du spectacle. Est-ce un illuminé en mal de public qui vient faire son numéro ? Ou bien s'agit-il d'un artiste qui se produit pour récolter quelques pièces ? Mais je semble être la seule personne à qui il s'adresse. La recette serait maigre...

Christian réalisa que nul, à part lui, ne semblait voir et entendre Cyrano, malgré son verbe haut et sa tenue incongrue. Était-ce un mirage ? Une hallucination ?

Jusqu'à présent, il était resté tétanisé par cette intervention inattendue. Il avait été noyé par le flot de ces phrases rythmées et par les souvenirs qu'elles faisaient remonter. Il essaya enfin de réagir et, se remémorant un petit bout de cette scène, il bredouilla en cherchant ses mots :

— *Maraud, euh... faquin... ah oui ! butor de pied plat ridicule !*

Et son interlocuteur de lui répondre du tac au tac :

— *Ah ?... et moi Cyrano Savinien Hercule De Bergerac.*

Oui, c'était bien ce personnage de légende qu'il avait devant lui ou, tout au moins, un acteur qui incarnait ce rôle.

Le train s'arrêta brutalement dans un strident crissement de freins. Le conducteur avait dû se rendre compte au dernier moment qu'il devait desservir cette gare. Christian se pencha vers le quai afin de savoir de quelle station il s'agissait. C'était la dernière avant la sienne. Quand il se retourna, Cyrano avait disparu. Il avait certainement quitté la voiture à cet arrêt, laissant en suspens la fin de la scène.

Arrivé dans son appartement, Christian, mis en appétit par ce spectacle impromptu, rechercha fiévreusement le texte de la pièce, qu'il se rappelait avoir gardé. Après avoir fouillé un peu partout, il le dénicha enfin, caché

derrière une rangée de livres sur une étagère. Il commença à le lire avec délice, heureux de le retrouver comme un vieil ami, de se bercer des morceaux qu'il connaissait et d'en redécouvrir d'autres qu'il avait oubliés. Il se régala des personnages hauts en couleur, des situations et de cette langue admirable. Pourtant, au bout d'un moment, vaincu par la fatigue et les émotions de cette soirée, il s'endormit sur son canapé.

Acte I, scène 2

Le lendemain matin, il réagit douloureusement au réveil, après un repos trop bref. En se hâtant, il arriva juste à temps pour la réunion, encore une, qui démarrait. Il avait bien des difficultés à suivre les exposés et les échanges entre les participants, malgré ses efforts pour se concentrer. Une certaine somnolence le gagnait et alors son esprit se mit à revivre certaines scènes de la pièce, relues la veille au soir. Tout à coup, il sentit une présence auprès de lui. Il se tourna pour savoir qui était le retardataire. Il fut stupéfait de découvrir sur le siège voisin et, vêtu comme lors de leur rencontre dans le train, Cyrano ou, tout au moins, celui qui incarnait ce personnage. Cette arrivée inattendue bouleversa Christian et lui fit se poser bien des questions.

Que fait-il là ? Comment est-il arrivé jusqu'ici ? Que me veut-il ? Quelqu'un chercherait-il à me déstabiliser avec cette mise en scène abracadabrante ?

Cyrano le regardait d'un air quelque peu emprunté, semblant attendre un geste, une parole de sa part. Christian, aussi discrètement que possible, rapprocha sa chaise et lui susurra à voix basse :

— *Monsieur, que puis-je pour vous qui me suivez, je dirais même, me poursuivez partout : un appui ? Une protection ? La fortune et la gloire ?*

Sans lui laisser l'opportunité de poursuivre, Cyrano eut une réaction immédiate et brutale et, sur un ton véhément, s'écria :

— *Et que faudrait-il faire ?
Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,
Et comme un lierre obscur qui circonvient un tronc
Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,
Grimper par ruse au lieu de s'élever par force ?
Non, merci. Dédier, comme tous ils le font,
Des vers aux financiers ? se changer en bouffon...*

Christian, sans le vouloir, avait déclenché la grande tirade des « Non, merci » de l'acte II. Il ne savait comment s'en dépêtrer et arrêter ce flot de vers libertaires. Il regarda autour de lui, mais personne dans la salle de réunion ne

semblait prêter attention à la présence et au discours de son voisin. Le voyaient-ils ? L'entendaient-ils ? Assurément, il semblait, de nouveau, être le spectateur exclusif de cette scène théâtrale.

Est-ce une vision ?, se demanda-t-il. Pourtant je n'ai pas bu d'alcool ni consommé de substances hallucinogènes.

— Qu'en pensez-vous, Christian ?

Celui-ci sursauta à la question de son directeur. Monopolisé depuis un moment par Cyrano, il avait perdu le fil des débats et ne savait que répondre. Pour contourner la difficulté, il s'embarlificota dans un discours alambiqué à base de généralités et de banalités, sans grande portée. Cette phraséologie plutôt creuse ne parut pas convaincre les autres participants, qui lui jetèrent des regards désabusés et reprirent le cours de la réunion entre gens plus concernés. Mortifié, Christian se recroquevilla, comme pour disparaître après cette prestation désastreuse. Il se tourna vers Cyrano qu'il jugeait être à l'origine de cette bévue. Mais, plus personne ! celui-ci avait disparu aussi brusquement qu'il était apparu. À la fin de la réunion, Christian s'éclipça rapidement pour ne pas avoir à affronter les questions et les commentaires de ses collègues. Il lui était difficile d'expliquer le phénomène auquel il venait d'être confronté.

Désesparé, il décida de consulter Jean-Pierre, son médecin et ami, pour avoir son avis, ses conseils et ses prescriptions.

Acte I, scène 3

On ne voyait pas grand-chose du paysage à travers la fenêtre du cabinet médical. La brume de ce matin d'automne enveloppait tout d'une gaze épaisse. Christian était au diapason de la météo du jour, plutôt cotonneux, encore perturbé par ses récentes mésaventures, et se posait des questions sur sa santé mentale.

Après avoir parlé de choses et d'autres, Jean-Pierre aborda le motif de la consultation :

— Tu voulais me parler de phénomènes étranges que tu viens de vivre.

Christian lui raconta les deux scènes avec Cyrano : dans le train d'abord, puis au cours d'une réunion professionnelle. À l'issue de ce récit, le médecin questionna son patient :

— Tu travailles toujours autant ?

— Davantage même, car, en plus de mon poste, j'assure l'intérim d'un collègue qui est parti à la retraite et qui n'a pas encore été remplacé.

— Et cela va durer longtemps, ce job supplémentaire ?

— Mon patron est très content de la façon dont je gère l'activité et, à ma connaissance, il n'a pas lancé de recherches pour une embauche.

— Ouais, je vois. Il presse le citron, et le citron, c'est toi ! Autre chose maintenant. Quels rapports entretiens-tu

avec le théâtre en général, et avec la pièce d'Edmond Rostand en particulier ?

— J'ai croisé cette pièce assez jeune et elle m'a donné le goût du théâtre. Dans la ville où j'ai grandi, il y avait à l'époque un Cinéma-Théâtre. La grande scène accueillait des spectacles variés : des chanteurs en tournée, le gala de fin d'année des écoles de danse, des concerts... C'était aussi dans cette salle qu'avaient lieu les représentations scolaires de pièces du répertoire classique. C'est là que j'ai découvert *Cyrano de Bergerac*. Quand le chahut pendant l'attente, puis le début de la pièce s'est calmé, et que le silence s'est enfin établi, j'ai pu apprécier l'intrigue, les personnages... J'ai été fasciné par la richesse de la langue. Je l'ai ensuite lue, relue, étudiée et revue à plusieurs reprises dans diverses mises en scène, et toujours avec autant de plaisir. J'ai gardé notamment un souvenir particulier d'un spectacle donné dans les ruines d'un château. Quel décor !

— Pour résumer, cette œuvre t'a marqué et reste une de tes pièces préférées ?

— En effet.

— As-tu pratiqué le théâtre d'une manière ou d'une autre ?

— Oui, mais très modestement. J'adorais, quand j'étais scout, mettre en scène et jouer des saynètes ou des extraits de pièces autour des feux de camp ou pendant les fêtes paroissiales.